

**Veillées mortuaires, rites funéraires  
en Bretagne et en Irlande aux XIXe et XXe siècles  
Jeux de l'amour et de la mort**

Aux siècles derniers, en Bretagne comme en Irlande, la mort est l'affaire de tous. C'est un moment crucial dans la vie d'un hameau, d'un village, d'une communauté. Lorsque disparaît l'un des siens, le groupe cherche à resserrer les liens qui l'attachent. La mort donne l'occasion à tous ses membres d'exprimer leur solidarité mutuelle. On vit dans une société essentiellement basée sur l'échange et la réciprocité. Les comportements des uns et des autres sont aussi dictés par la tradition : faire comme les ancêtres et ne pas donner prise à la rumeur publique, faire les choses "comme il faut", "comme aurait souhaité le défunt".

A peine le mourant a-t-il poussé son dernier soupir que les voisins sont déjà là, prêts à rendre service. Ce sont eux (souvent la lavandière de la maison) qui vont aller porter la nouvelle<sup>1</sup> aux autres villageois, eux qui vont faire la toilette du mort et l'installer dans la chapelle blanche avec les cierges (celui bénit de la Chandeleur), le buis, l'eau bénite dans une assiette, qui vont aller chercher la croix, prévenir le menuisier qui va s'occuper du cercueil. A la campagne, ils vont soigner les bêtes, traire les vaches...

Alors commence le défilé de tous ceux qui ont connu le mort et qui se doivent de lui rendre une dernière visite avant la mise en bière et l'enterrement. Certains, plus proches, assistent avec la famille à la veillée mortuaire qui dure toute la nuit.

Il y a dans chaque village une femme, *grassaouerez*, dont la spécialité est de dire les prières en commun, *lâret gras*, *ar grassoù*, qui vient pendant la veillée, autrefois même pendant l'agonie. Elle tient, en quelque sorte, le rôle de ces pleureuses que l'on trouvait autrefois en Irlande.

Ces marques de sympathie imposent, en retour, de la part des proches du défunt, une attitude à la mesure de ce que les autres ont pu leur témoigner. Chaque visiteur, après être passé dans la chambre mortuaire, est discrètement attiré vers la cuisine où l'on va lui offrir un verre de vin ou une tasse de café.

Ce n'est pas tout. Après l'enterrement, la famille convie, les proches, les porteurs et ceux qui sont venus de loin, à un "café" dans un bistro ou un restaurant. C'est en fait une collation qui se compose de : pain, pâté, jambon, gâteau parfois, vin et café. Autrefois, lorsque les enterrements se déroulaient le matin, en Trégor, il s'agissait d'un repas, souvent un pot-au-feu, accompagné de vin, puis café. On remettra cela au même endroit, après le service de huitaine,

---

<sup>1</sup> On annonce même la mauvaise nouvelle aux abeilles. "Lorsqu'un chef de famille vient de décéder, la première chose à faire s'il y a des ruches dans le courtil, c'est de les mettre en deuil, en épinglant des lambeaux d'étoffe noire dans la paille. Si l'on omettait cette précaution, toutes les abeilles mouraient et, les ruches une fois vides, le malheur ne tarderait pas à vider aussi la maison". Anatole Le Braz, *La légende de la mort*, Paris 1912, Tome 1 p. 212) voir aussi Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t2 p16 *District de Lesneven* (croyance universelle en France et pays celtiques)

*an eizhved*, l'octave, et ce sera un repas à la maison, en famille, pour le service anniversaire, *deiz-ha-bloaz*. Ainsi, La mort donne lieu à un rassemblement familial<sup>2</sup>. A une époque où les communications n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui, les occasions de se retrouver pour les familles ne sont pas si fréquentes : les enterrements sont avec les mariages et les pardons les rares moments de grandes retrouvailles.

Ces rassemblements d'une communauté élargie, autour d'une table, apaisent la douleur de la famille et bientôt, les visages sont moins figés, les conversations s'animent et la vie reprend le dessus, pour se terminer parfois dans une belle cacophonie<sup>3</sup>. Comme le rapporte Guillaume Le Grontec, préfet de Lannion entre 1800 et 1814 : "Ces repas sont quelquefois scandaleux et ne ressentent guère la douleur. On récite un *De Profundis* à la fin du repas ; et chacun se retire en trébuchant..."<sup>4</sup>

En Irlande, les règles d'hospitalité dictées par la tradition sont également respectées et, comme en Bretagne, poursuivies pendant la veillée. Le premier souci de la famille en deuil est d'aller chercher des provisions notamment de la bière et surtout des pipes et du tabac à fumer et à priser<sup>5</sup>. Il importe que ces denrées soient achetées dans un commerce. On offre à boire et à manger autant à ceux qui viennent faire la visite mortuaire dans la journée qu'à ceux qui assistent à la veillée. Les uns et les autres participent aux frais en apportant leur contribution en argent ou en nature.

En Bretagne comme en Irlande, la solennité, la gravité du deuil sont fonction de l'âge du défunt et de la parenté qu'il laisse derrière lui. Un vieux célibataire, comme il y en avait beaucoup autrefois, quelqu'un qui, selon l'expression, avait fait son temps sur la terre, *graet e amzer war an douar*, causait certainement moins de chagrin que la perte d'un jeune père de famille, un enfant, un jeune homme ou une jeune fille. Avec les premiers, au cours de la veillée, on parle du mort avec entrain et l'on évoque même le plaisir qu'il aurait eu à trinquer s'il avait encore été en vie, surtout s'il aimait bien son petit coup. Vers minuit d'ailleurs, on offre aux présents un café avec des gâteaux secs et les hommes ont droit à un petit verre de calvados. Pour faire passer le temps, on va même en Bretagne jusqu'à jouer aux cartes ou aux dominos<sup>6</sup>.

En Irlande, jusqu'à la fin du XIXe siècle, les veillées mortuaires étaient marquées, d'une part, nous l'avons dit, par une consommation substantielle d'alcool et de tabac, et d'autre part, par des jeux de toutes sortes. Sean O'Suilleabhàin en a répertorié 130<sup>7</sup> : jeux de force, jeux d'adresse, jeux de hasard, de véritables jeux de veillées, en somme, les mêmes que ceux pratiqués justement lors des soirées d'hiver à la campagne, pendant les mois noirs. Comme

<sup>2</sup> " Il n'y a rien comme le feu ou la mort pour remettre les gens ensemble". Diction amiennois cité par Van genep, *Manuel de folklore contemporain*, Funérailles. P. 708.

<sup>3</sup> Une grande partie de ce qui précède a été recueilli en Trégor dans la mémoire de nos plus anciens informateurs.

<sup>4</sup> Cité par Jean Le Tallec, *La vie paysanne en Bretagne centrale sous l'Ancien Régime*, p. 168, Coop Breizh, 1996.

<sup>5</sup> " Curative properties were attributed to snuff left over from a wake. " Estyn Evans, *Irish Ways*, page 292

"For longer than anyone knows, Indians throughout the Americas have smoked tobacco and other plants for pleasure and for praying. The smoke was the Great spirit's breath taking the prayers up to the Ones above. With a pipe in his hands, a man could speak nothing but the truth". (De temps immémorial, les Indiens des Amériques ont fumé du tabac et d'autres plantes pour le plaisir et pour prier. La fumée représentait l'haleine du grand esprit emportant les prières vers ceux qui étaient au ciel. Avec une pipe à la main, un homme ne pouvait dire que la vérité;" In Richard Erdoes and Alfonso Ortiz, *American Indian Myths and legends, The sacred weed*, P. 62, Pantheon fairy tales and folklore library, New York, 1984.

<sup>6</sup> Enquêtes personnelles. Trégor.

<sup>7</sup> Seàn O Sùilleabhàin, *Irish Wakes amusements*, Cork, 1967

son nom l'indique, la veillée mortuaire est avant tout "une veillée" telle qu'elle est pratiquée en hiver.

Parmi ces jeux, il en est qui ne manquent pas de surprendre. Jusqu'à il y a environ un siècle, certains d'entre eux prenaient encore la forme de divertissements libertins. En voici un exemple cité par Estyn Evans : "Le principal jeu à Kilkenny s'appelait le *Franssa*. Il s'agissait d'un simulacre de mariage avec un faux prêtre, en général un tisserand ou un tailleur, vêtu d'un costume de paille, portant au cou une étole faite d'une énorme corde de paille. Après avoir marié chaque couple, il les mettait "au lit" dans un coin de la pièce, les aspergeait d'eau bénite et leur donnait maints conseils sur la conduite à tenir dans l'avenir en tant que mari et femme. Inutile d'être surpris qu'après cette initiation, selon les mots de Maria Edgeworth : " plus de nouvelles alliances se déclaraient lors des veillées mortuaires que lors des bals de nocces"<sup>8</sup>.

En dehors des éléments festifs autour d'une table que nous avons soulignés plus haut et qui persistent aujourd'hui encore, la Bretagne a-t-elle connu dans un passé reculé de tels divertissements en de telles circonstances ?

Quelques indices nous laissent supposer que la jeunesse a pu saisir l'occasion des veillées mortuaires pour se livrer à certains amusements.

C'est d'abord Alexandre Bouët qui nous attire sur cette piste dans sa description de la vie en Bretagne au XIXe siècle? Il écrit justement au sujet de ces veillées mortuaires : "Quelquefois la foule est telle qu'une partie des invités (à la veillée) se retirent dans les granges et comme la douleur ne paraît pas moins altérer les Bretons que le plaisir, ils y poussent souvent l'affliction jusqu'à s'enivrer complètement, en sorte qu'on a vu plus d'une fois les sanglots se changer peu à peu en cris de joie, et des danses s'organiser non loin du cadavre de l'ami qu'on était venu pleurer"<sup>9</sup>.

La veillée mortuaire est en effet une occasion (un prétexte ?), parmi d'autres, mais pas si nombreuses que cela jusqu'au milieu du siècle dernier, pour les jeunes de se rencontrer. De plus, elle s'effectue au cours de la nuit. Les conditions sont donc réunies pour prendre un peu de liberté.

Cette impression est renforcée par le témoignage suivant de Henri Goardon dans le cap Sizun sur les *noz veilh* jusque la dernière Guerre mondiale : "Après ces prières du soir, il arrivait des jeunes gens et des jeunes filles des environs faisant les cent pas dans la cour, pour attendre que les voisins soient partis, comme à un bal de noce aujourd'hui. Ces jeunes gens venaient pour chanter des cantiques pour les morts, mais en réalité, c'était pour s'amuser. De temps en temps, ils allaient dehors autour des tas de paille."<sup>10</sup>.

<sup>8</sup> Estyn Evans, *op. cit.*, p. 290-91, London, 1957 (Réed. 1989) *In Kilkenny the principal game was the franssa, a mock ceremony during which several young folk were married by a mock priest, usually a weaver or a tailor, who was dressed in straw and wore a huge straw rope as a stole. After each couple was married, he put them to bed in a corner of the room, sprinkled them with water and gave them plain advice about their future conduct as man and wife. We need not be surprised that, after this initiation, in the words of Maria Edgeworth : More matches were made at wakes than at wedding*

<sup>9</sup> Alexandre Bouët, *Breiz-Izel ou vie des Bretons de l'armorique*, Tchou p. 463.

Voir aussi : Paul Sébillot, *Traditions de Haute Bretagne* p. 160 : "Aux veillées des morts, il vient beaucoup de monde surtout des femmes ; on y dit des chapelets, mais aussi on y prend du café, et souvent on y plaisante".

<sup>10</sup> Henri Goardon, *Le cap sizun autrefois*, Le Guilvinec, 1989, p. 48.

Jean Kerneis dans sa monographie de Fouesnant parue en 1908 fournit un autre élément qui va toujours bien dans le même sens : De l'heure du décès à celle de l'enterrement, il est d'usage de veiller les morts. Autrefois, il nous souvient d'avoir vu à Scaër, Elliant etc...des jeunes gens se rendre en bandes à ces "noz'veil" ou veillées de nuit.<sup>11</sup>

En outre, en dehors du contexte mortuaire à proprement parler, on garde, aujourd'hui encore, des traces de jeux directement liés à la mort. En Haute et Basse-Bretagne, les enfants pratiquaient le "jeu de la petite mort" qui se déroulait en automne. L'un d'entre eux s'allongeait sur le sol et on posait sur lui ou elle, sa pèlerine. Puis on le ou la recouvrait de feuilles mortes. Les autres, qui n'avaient pas assisté à "l'enterrement", devaient deviner qui était sous le tumulus buissonnier<sup>12</sup>.

Plus intéressant pour notre propos : à Lohuec, madame François Marrec nous a raconté en 1983 que dans sa jeunesse, on jouait le soir en hiver, à la veillée mortuaire, *veilh ar glokenn gozh*, veillée mortuaire de la vieille femme.

Ceux qui avaient planté le décors, bougies, buis, eau bénite, chapelle ardente, *chapel wenn*, accueillait les visiteurs selon les phrases consacrées :

- *C'hwil deuil da veilh ar glokenn gozh* (vous viendrez veiller la vieille)
- *Ya laouen, 'vat* (oui, certes)
- *Petra deuil ganeoc'h ?* (Qu'apporterez-vous ?)
- *Tamm kafe, pakad butun...*(du café, un paquet de tabac...)<sup>13</sup>
- *It tout er-maez, neuze, tre ma ver 'prepariñ da lâret ar pater.* (sortez tous pendant qu'on se prépare à dire les prières). Alors Tout le monde sortait de la maison. Une femme se cachait sous la table ayant à ses côtés , un seau d'eau avec un bol.

Ceux qui étaient dehors entraient ensuite chacun à leur tour. Une dame était là pour les recevoir et leur demandait :

- *Erru oc'h da veilh ar glokenn gozh ?* (vous voilà venus veiller la vieille ?)
- *Ya* (oui)
- *Deuit 'ta da skeiñ dour benniget war ar glokenn gozh !* (venez jeter de l'eau bénite sur la vieille)

Au moment de la bénédiction, celle qui était cachée sous la table lançait un bol d'eau à la figure de celui qui effectuait le geste.

Puis on faisait entrer une autre personne...

Anatole Le Braz, dans l'un de ses récits sur la mort,<sup>14</sup> confirme que ce jeu était connu ailleurs. Il rapporte en effet qu'au lycée de Tréguier, des élèves procédèrent à une mise en scène semblable à celle évoquée ci-dessus avec l'appareil funèbre au complet : chapelle blanche, assiette, eau bénite, chandelles...et l'un des leurs jouant le rôle du défunt, allongé sur un lit du dortoir. Cependant, contrairement au divertissement de Lohuec, la farce qui devait être jouée

<sup>11</sup> Jean Kerneis, *Fouesnant, Histoire générale des communes de France*, Paris, 1908. P. 80 (comm. A.Le Douget)

<sup>12</sup> Enquête personnelle, informatrice, M.Nicol, née en 1902 à Pordic (dcd). Abbé Castell (avril 2003)

<sup>13</sup> Dans ce jeu de veillée pratiqué à Lohuec on aura noté au passage le fait qu'on propose, justement comme en Irlande, de contribuer au repas de veillée et surtout d'apporter du tabac, ce dont, à notre connaissance, nous n'avons pas de trace aujourd'hui en Bretagne (sinon celle-ci).

<sup>14</sup> Anatole Le Braz, *La légende de la mort*, tome 1 pp. 143-147, Paris 1912

aux dépens d'un pauvre bougre tourna au drame : celui qui avait simulé la mort était bel et bien mort. Cela fut l'occasion, selon Le Braz, de rappeler qu'il *n'est pas bon de simuler la mort*.

La même mésaventure était arrivée à Mael-Pestivien. Deux jeunes filles jouaient ainsi à l'enterrement. Pendant que l'une s'était allongée au creux d'un talus et restait les mains jointes et les yeux fermés, l'autre lui recouvrait le corps de fougères. Trois jours plus tard, la mère de celle qui jouait le rôle de la morte, passait de vie à trépas. On avait attribué le malheur au jeu des enfants<sup>15</sup>. L'existence même de cette superstition tend à montrer que la pratique du jeu a pu être courante.

Mais ce n'est pas tout. Au début des années 90, nous avons enquêté dans un secteur à la limite de la Cornouaille et du Vannetais, à Gouarec, Plélauff, Bonen, Glomel, Plouguernevel, Mellionec<sup>16</sup>. Nous y avons découvert une tradition qui, à notre connaissance, ne semble avoir été relevée ou du moins décrite par personne auparavant, si ce n'est encore par Alexandre Bouet mais qui, hélas, n'en donne que le nom<sup>17</sup>.

Cette tradition était liée à une période religieuse s'étendant sur les quinze jours qui précèdent Pâques, c'est-à-dire le moment de la Passion et de la mort du Christ. Tous les soirs, les habitants des villages se rassemblaient sur les buttes pour chanter la Passion en breton, la version populaire du chant, en l'absence du clergé. Les groupes se faisaient écho dans la nuit. Une fois terminé, les adultes, les couples mariés et les enfants rentraient chez eux. Seuls restaient les jeunes gens, garçons et filles, en présence d'un maître de cérémonie, pourrait-on dire. Celui-ci, nommé *an torch*, muni d'un balai de genêt constituait des couples afin de lancer le jeu de *c'hoari chanch par*, le jeu de : changer de cavalière. Le *torch* répartissait les couples le long d'un talus ou dans une grange s'il pleuvait. Puis, au bout d'un moment revenait voir les uns et les autres en leur demandant : *Ha kontant oc'h gant ho par ?* Etes-vous content de votre partenaire ? Dans le cas d'une réponse négative, le *torch* procédait au changement de cavalier ou de cavalière. Quand tout s'était bien passé, le garçon raccompagnait la fille chez elle (voir annexe)

Le caractère intime de ce jeu ne nous a pas permis d'en savoir trop long sur la nature des échanges que pouvaient effectuer les couples. Les uns disent qu'ils étaient généralement limités à des embrassades (souvent les gages dans les jeux irlandais) comme nous l'a indiqué l'une de nos informatrices : elle avait 14 ans à l'époque, un grand lui avait donné un **bouch** (un baiser). Mais, d'autres nous ont confirmé que certains participants s'écartaient du groupe pour aller plus loin...<sup>18</sup> Un autre encore nous a affirmé que, trop petit pour prendre part aux activités, il était resté caché derrière un talus, et c'est ainsi qu'il avait fait son éducation sexuelle<sup>19</sup>.

<sup>15</sup> Enquête personnelle. Ambroisine C. Mael-Pestivien. Mars 2003.

<sup>16</sup> Voir annexe. Nous avons également recueilli plusieurs autres témoignages sur ce sujet.

<sup>17</sup> Alexandre Bouet et Olivier Perrin, *Breiz-izel ou la vie des Bretons de l'Armorique*, Paris 1844, Tchou rééd 1970 Pages 314-15 " On retrouve en outre, dans les pardons, tous les jeux qu'on a vu ailleurs, la galoche, le palet, la fossette, les boules, les quilles, le tir au fusil ou à l'arbalète, souvenir de l'antique et féodal exercice du papegaut ; les jeux de change-part, des quatre coins et du renard..." Mais s'il n'en dit pas plus long, c'est peut-être parce qu'il n'a pas eu de détails sur ce jeu ?

<sup>18</sup> Selon l'un de nos témoins, E.K. "Il y avait possibilité d'aller plus loin que les embrassades" Enquête personnelle. 18-02-1991.

<sup>19</sup> Enquête personnelle, Mellionec, février 2003. GM.

Le but de ce jeu semble avoir été de constituer de nouvelles alliances ou de les renforcer et ne peut-on pas faire justement un rapprochement avec les jeux pratiqués en Irlande aux veillées mortuaires du type de ceux que nous avons mentionnés ? La période, avant Pâques, pourrait être assimilée à une veillée mortuaire, la mort du Christ dont on chante l'agonie sur la Croix . Dans les deux cas, il se serait agi aussi de compenser le départ d'un des membres de la communauté par l'espoir d'une, ou de plusieurs alliances et de naissances futures. On peut alors imaginer que ce jeu pratiqué en Bretagne au moment de la Passion a pu, à une période plus ancienne, figurer également au programme des veillées mortuaires.

Ce qui nous fait penser à cela c'est l'absence également de jeux spécifiques en Bretagne la veille du 1<sup>er</sup> novembre, *kala-goañv* que les Anglais nomment *Halloween*, grand moment du calendrier celtique et qui est une fête également en relation avec la mort. Or, nous avons remarqué que ces jeux, pour beaucoup d'entre eux liés à la divination et à l'amour, avaient été pratiqués, récemment encore chez nous, non pas à cette date précise, mais lors des veillées hivernales. C'est par exemple le jeu du "*lenn chañs*", la lecture de bonne aventure : dans une bassine pleine d'eau, on laissait tomber des gouttes de cire auxquelles on attribuait les noms de jeunes gens et de jeunes filles. On agitait l'eau et l'on observait les mouvements des gouttes de cire, avec force commentaires, celui-ci s'approchait ou s'éloignait de celle-là jusqu'au moment où les plaisanteries de la veillées reprenaient leurs droits et quelqu'un frappait dans l'eau éclaboussant ceux qui s'étaient approchés trop près<sup>20</sup>.

Par conséquent, les jeux dont nous venons de parler n'auraient-ils pas pu, dans une période plus ancienne, figurer également dans le cadre ou à la faveur des veillées mortuaires ?

Il reste à donner une explication à l'aspect festif qui se dégageait tant des repas qui étaient servis en la circonstance que des jeux que l'on pratiquait (ou que l'on pratiqua). C'est peut-être dans le registre des croyances populaires, en Bretagne aussi bien qu'en Irlande, qu'il faut aller chercher une réponse. La croyance au retour des défunts (ou de leur âme) sur terre et à leur pouvoir sur la vie et les vivants ici-bas<sup>21</sup>, peuvent donner une première explication. Le mort a le pouvoir d'entraîner le vivant dans la tombe. La meilleure illustration de cela figure dans les représentations de danses macabres qui figurent aujourd'hui encore dans certains sanctuaires (cf : Kermaria-an-Iskuit, Pléhédél) où l'on voit les morts entraîner les vivants. On peut lui ajouter la croyance liée à l'Ankou, premier ou dernier mort de l'année d'une paroisse qui attire à lui ceux de sa génération ou de son sexe (voire l'opposé). On pourrait citer bien d'autres exemples, comme celui des arrêts du cheval dans un convoi mortuaire (dans la cour de la ferme : ce sera un membre de la famille que le mort cherche à attirer; Plus loin, ce sera un membre du village qui ne tardera pas à mourir..). Celui qui butte dans une pierre croit que ce sont les morts qui cherchent à l'attraper et pour conjurer le sort, il doit dire une phrase en leur faveur : *evit an anaon*. La tradition de l'arbre à pommes dans le pays de Plougastell est encore un exemple de l'influence que l'on accorde aux âmes des défunts....De même, si on laisse une tombe ouverte un dimanche, le mort en attirera deux autres<sup>22</sup>, la mort en trépied, mort trois par trois.....

<sup>20</sup> Recueilli à Plufur (enquête personnelle, informateur : F.P. né en 1909 à Plounérin.

<sup>21</sup> Elen Badone, *The appointed hour*, University of California Press, 1989, p. 249." Although not always visible, the anaon were considered an omnipresent component of the social and natural environment in nineteenth-century Brittany". Et page 319 : "Jacqueline concludes her account of this incident with the observation that "they say it is the dead who come to get the dead. It was *she* who came to get him "

<sup>22</sup> C'est pourquoi en Irlande, dès que l'on a fini de creuser une fosse, on met deux pelles en croix sur l'ouverture.

La croyance, par ailleurs, à la possibilité de vengeance de la part d'un mort impose de lui porter les plus grandes attentions dans les derniers instants qu'il partage physiquement avec les vivants. C'est la dernière occasion de lui montrer les bonnes intentions que l'on a à son égard. D'où les nombreux rites pratiqués d'un côté et de l'autre de la Manche (du canal Saint-George) : miroir voilé<sup>23</sup>, seaux vidés, éviter de balayer la chambre mortuaire, toilette du défunt, défunt jamais laissé seul, aumône aux pauvres, *reiñ kalité*, don d'habits aux pauvres, suivre le chemin des morts....*At wakes, people were careful to include the corpse in all activities, to offer food and drink to it before partaking themselves. The corpse was often given its own glass and pipe*<sup>24</sup>. (Aux veillées, on se souciait d'impliquer le mort dans toutes les activités, de lui offrir à boire et à manger avant de prendre eux-mêmes leur repas. On donnait souvent au mort son propre verre et sa pipe).

En dehors de leur fonction sociale évidente, d'un besoin de dominer l'angoisse par la plaisanterie, les jeux, les gestes, les rites et les règles d'hospitalité auxquels a pu prendre part ou se soumettre une communauté semblent avoir eu pour but, d'une part de permettre à l'âme du défunt de rejoindre la société de l'Anaon dans les meilleures conditions, évitant ainsi de la contrarier ou de lui porter ombrage<sup>25</sup> et d'autre part d'assurer la pérennité du groupe par l'émergence de nouvelles alliances entre jeunes gens. Il s'agit avant tout de respecter des traditions ancestrales pour s'assurer les faveurs du défunt et de vivre en paix. *Doue d'e bardono*.

Daniel Giraudon  
 Professeur de breton  
 (CRBC-Université de Bretagne Occidentale-Brest)

---

<sup>23</sup> The doors and windows of a house should be opened after a death to allow free passage of the soul; clocks should be stopped and mirrors turned to the wall since a soul could get trapped in a mirror. Les fenêtres et les portes d'une maison doivent rester ouvertes après une mort pour permettre à l'âme de passer librement; les horloges doivent être arrêtées et les miroirs retournés car une âme pourrait y être emprisonnée.

<sup>24</sup> Anthony Bluett, *Things Irish*, Mercier press, 1994.

<sup>25</sup> Jean Delumeau, *La Peur en Occident*, Fayard, 1978 "Les usages funèbres reposent sur la peur que l'homme a des esprits des morts plutôt que sur l'affection qu'il conserve pour eux" pp. 103 et suiv.

Annexe :

Informateur : Manuel Kerjean (+), né en 1913 à Bonen

Enquête Daniel Giraudon du 18-2-91

"La passion : on chantait *ar Bassion vras*. Puis *ar Basion vihan*, sur un autre air. Et enfin *an Anjelus*. Après, il y avait un drôle de changement. Je ne sais pas si je dois le dire ici. On s'attaquait à jouer *chanch par*. (sa femme parle) Il y avait des jeunes gens et des jeunes filles. Par exemple, lui il m'aurait fréquenté et un autre garçon m'aurait pris et la fille de ce garçon là serait allé avec lui. (manuel :) On s'installait deux par deux dans un hangar, dans des écuries, au bord d'un talus s'il ne pleuvait pas. S'il pleuvait, on allait autant que possible, à l'abri. On allait couple, par couple. un gars et une jeune fille. Mais pas avec celle qu'on était habitué, non, pas au début de la soirée. Alors, il y avait un type qui s'occupait de faire, *chanch par*, changer de partenaire. Il y avait un type, toujours un garçon, quelquefois une fille avec, un type rigolo en général. On l'appelait *le torch*. il était là pour faire changer de partenaire. Il passait devant chaque couple. Il leur demandait si leur *par* (partenaire) leur plaisait : *Plij a ra ho par dac'h ? ou dit ? Ya, pe nann. Dabitud veze graet ur c'homplo da lâret : "Pass, blija ket din, digas un all din". Bôn. Peseurt hini vo kaset dac'h ? Hemañ, hemañ, Iwan, pe Pierre, pe François. Hag an torch gasse ar plac'h pe ar paotr gantañ a digase un all 'barzh e blas*. Alors ça durait, il y avait peut-être une dizaine, une vingtaine de couples. Il faisait le tour du chantier, de l'équipe et quand il avait passé partout, il remettait ça jusqu'à une certaine heure de la nuit. Arrivé à une certaine heure, il fallait rentrer pour la nuit, il commençait à être tard. Les gens s'adressaient au *Torch*. pour leur mettre un tel ou une telle pour se préparer pour rentrer à la maison et chaque garçon amenait sa copine à la maison. Pour alors la soirée était terminée. Il fallait encore rester faire la cour à la demoiselle et la ramener à la maison. Pour alors il faisait presque jour. Les curés bien sûr, n'aimaient pas ça. On faisait ça tous les soirs pendant 15 jours. A la fin de la soirée, chaque couple demandait au *Torch* de lui mettre celle qu'il aimait. Des embrassades. Quand le *Torch* demandait aux gens s'ils s'aimaient, ils disaient oui ou non. Alors s'ils disaient oui, alors il disait : *Embrassez-vous*. Ils s'embrassaient. Quand il fallait changer de *par*, il y en avait toujours un qui partait. Les vieux et les enfants et les gens mariés rentraient à la maison avant le jeu".